Le quotidien du communisme

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

Le quotidien du communisme : pratiques et objets*

Larissa Zakharova

À quoi bon réfléchir à la vie de tous les jours des citoyens ordinaires, confrontés à d'innombrables difficultés pour se procurer des biens de consommation de base, si les priorités des dirigeants étaient ailleurs ? Pendant longtemps, les spécialistes de l'Union soviétique et des démocraties populaires ont négligé l'histoire du quotidien et concentré leur attention, comme l'école dite « totalitaire », sur l'histoire politique, cherchant à comprendre les mécanismes du pouvoir exercés sur une société pensée comme immobile et soumise à la volonté politique. De plus, les études sur l'Est européen étaient dominées par la science politique dont l'intérêt allait vers la géopolitique de la guerre froide. Cette structuration du champ de recherche donnait une faible visibilité à une sociologie et à une anthropologie attentives à la compréhension des interactions sociales [1].

Les travaux pionniers sur la vie quotidienne sous le communisme ont été menés dans les années 1970, dans le cadre d'une histoire sociale dont l'essor fut lié à la montée en puissance du courant révisionniste. Moshe Lewin et Sheila

* Je remercie Antonela Capelle-Pogăcean, Grégory Dufaud et Nadège Ragaru pour leurs remarques et suggestions.

La translittération du russe a été réalisée, dans ce numéro, selon deux principes : pour les noms propres dans le corps du texte, nous avons choisi la conversion phonétique du russe en français (Staline, Voronej...), à l'exception de quatre historiens dont les noms sont habituellement retranscrits avec la translittération phonétique anglaise (Narsky, Osokina, Zhuravlev, Zubkova) ; les références bibliographiques sont, elles, données selon la norme de translittération internationale ISO 9 simplifiée.

1 - Frederic J. FLERON et Erik P. HOFFMANN (éd.), *Post-Communist Studies and Political Science: Methodology and Empirical Theory in Sovietology*, Boulder, Westview Press, 1993.

Annales HSS, avril-juin 2013, n° 2, p. 305-314.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

Fitzpatrick, professeurs aux universités de Pennsylvanie et de Chicago, ont été parmi les premiers à initier ce changement de perspective dans les études sur l'Union soviétique en développant une approche par « le bas ». En même temps, des anthropologues et des sociologues travaillant sur les sociétés centre- et est-européennes dans leurs études sur l'économie informelle et la construction des identités ont révélé l'importance des échanges de faveur et de la débrouillardise dans le fonctionnement des régimes communistes [2]. L'ouverture des archives soviétiques au début des années 1990, ainsi que l'accès plus facile aux terrains est-européens et donc également aux témoignages et aux souvenirs, ont autorisé ensuite le recours à des sources qui ont confirmé les hypothèses émises auparavant : les citoyens des pays du bloc communiste n'étaient pas des « marionnettes aveugles » ou des « victimes désemparées » des régimes dictatoriaux, ils ont développé au quotidien une multitude de tactiques et de ruses qui leur a permis de s'accommoder ou de résister au régime, de participer à l'élaboration des normes ou de les contourner.

D'un point de vue quantitatif, l'historiographie des années 1990 était largement dominée par les travaux sur l'Union soviétique et la République démocratique d'Allemagne, en langues anglaise et allemande, les propositions de Michel de Certeau et surtout d'Alf Lüdtke servant alors de fondement théorique et conceptuel aux historiens du quotidien de ces pays [3]. Le programme d'A. Lüdtke

2 - Dieter CASSEL et Ulrich CICHY, « The Shadow Economy and Economic Policy in East and West », *in* S. ALESSANDRINI et B. DALLAGO (dir.), *The Unofficial Economy: Consequences and Perspectives in Different Economic Systems*, Brookfield, Gower, 1987, p. 127-146 ; István R. GÁBOR, « The Second (Secondary) Economy », *Acta Oeconomica*, 22-3/4, 1979, p. 291-311 ; Gregory GROSSMAN, « The 'Second Economy' of the USSR », *Problems of Communism*, 26-5, 1977, p. 25-40 ; *Id.*, « The Second Economy in the USSR », *in* V. TANZI (dir.), *The Underground Economy in the United States and Abroad*, Lexington, Lexington Books, 1982, p. 245-269 ; Christopher M. HANN, *Tázlár: A Village in Hungary*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980 ; *Id.*, *A Village Without Solidarity: Polish Peasants in Years of Crisis*, New Haven, Yale University Press, 1985 ; Aron KATSENELINBOIGEN, « Coloured Markets in the Soviet Union », *Soviet Studies*, 29-1, 1977, p. 62-85 ; János KENEDI, *Do It Yourself: Hungary's Hidden Economy*, Londres, Pluto Press, 1982 ; Gail KLIGMAN, *The Wedding of the Dead: Ritual, Poetics, and Popular Culture in Transylvania*, Berkeley, University of California Press, 1988 ; Maria ŁOŚ, *The Second Economy in Marxist States*, New York, Saint Martin's Press, 1990 ; Patrick MICHEL, *La société retrouvée. Politique et religion dans l'Europe soviétisée*, Paris, Fayard, 1988 ; Steven L. SAMPSON, « The Informal Sector in Eastern Europe », *Telos*, 66, 1985-1986, p. 44-66 ; *Id.*, « The Second Economy of the Soviet Union and Eastern Europe », *The Annals of the Academy of Political and Social Sciences*, 493-1, 1987, p. 120-136 ; David STARK, « Bending the Bars of the Iron Cage: Bureaucratization and Informalization in Capitalism and Socialism », *Sociological Forum*, 4-4, 1989, p. 637-664 ; Katherine VERDERY, *Transylvanian Villagers: Three Centuries of Political, Economic, and Ethnic Change*, Berkeley, University of California Press, 1983 ; Janine R. WEDEL, *The Private Poland: An Anthropologist's Look at Everyday Life*, New York, Facts on File, 1986.

3 - Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien*, vol. I, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 ; Alf LÜDTKE (dir.), *Histoire du quotidien*, Paris, Éd. de la MSH, 1994 ; Sheila FITZPATRICK, *Le stalinisme au quotidien. La Russie soviétique dans les années trente*, trad. par F.-X. Nérard, Paris, Flammarion, [1999] 2002 ; Anne E. GORSUCH, *Youth in Revolutionary Russia: Enthusiasts, Bohemians, Delinquents*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

séduisait avant tout par son approche micro, attentive à l'individu observé dans ses préoccupations et son rapport au pouvoir. Il importait d'étudier et de comprendre la participation des citoyens ordinaires à la mise en place et au maintien des régimes dictatoriaux. Les expériences individuelles, appréhendées dans leur pluralité, permettaient de saisir l'espace du possible déterminé par les ressources disponibles au sein des structures sociales. L'historiographie en langue française a, pour sa part, été marquée par le travail pionnier de Sandrine Kott sur la vie quotidienne en RDA, qui s'appuyait sur la conceptualisation par Marcel Mauss du don et du contre-don pour comprendre les ressorts du fonctionnement de la société est-allemande [4].

Parallèlement, en Russie, les premières recherches sur la vie quotidienne en Union soviétique ont, elles, été influencées par la notion de « civilisation matérielle » de Fernand Braudel, telle qu'elle a été popularisée par les spécialistes russes des pays occidentaux, Aron Gourevitch et Iouri Bessmertny [5]. Pour eux, cette notion devait permettre de penser les rapports entre les institutions politiques, religieuses, sociales et économiques, les modes de vie, les « mentalités » et les pratiques quotidiennes. Les structures du quotidien ont alors été comprises comme des pratiques ordinaires déterminées, d'un côté, par l'environnement matériel et les conditions de vie des individus (le logement, l'alimentation, l'habillement) et, d'un autre côté, par leurs valeurs, leurs craintes, leurs espoirs, etc. L'individu disparaissait dans la foule de ses semblables, car l'important était de saisir « l'esprit de l'époque ».

La double traduction de l'approche braudélienne – par des spécialistes russes de l'histoire occidentale et ensuite par les historiens russes de l'Union soviétique découvrant des lectures de F. Braudel dans les travaux de leurs collègues – a conduit à une histoire statique, descriptive et peu problématisée des manières de vivre, déconnectée des grands événements du XX^e siècle. Cette histoire, très proche de l'ethnographie des modes de vie, appelée *kraevedenie* en russe, qui tendait vers l'anecdotique et vers l'énumération des actes routiniers et répétitifs, a eu beaucoup de succès auprès du grand public. Elle racontait par le menu ce que les Soviétiques mangeaient, portaient, où ils habitaient et comment ils passaient leur temps libre.

Press, 2000 ; Jukka GRONOW, *Caviar with Champagne: Common Luxury and the Ideals of the Good Life in Stalin's Russia*, Oxford, Berg, 2003 ; Julie HESSLER, *A Social History of Soviet Trade: Trade Policy, Retail Practices, and Consumption, 1917-1953*, Princeton, Princeton University Press, 2004 ; Juliane FÜRST (dir.), *Late Stalinist Russia: Society Between Reconstruction and Reinvention*, Londres, Routledge, 2006 ; *Id.*, *Stalin's Last Generation: Soviet Post-War Youth and the Emergence of Mature Socialism*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

4 - Sandrine KOTT, *Le communisme au quotidien. Les entreprises d'État dans la société est-allemande*, Paris, Belin, 2001 ; Michel CHRISTIAN et Emmanuel DROIT, « Écrire l'histoire du communisme. L'histoire sociale de la RDA et de la Pologne communiste en Allemagne, en Pologne et en France », *Genèses*, 61-4, 2005, p. 118-133 ; Vincent DUBOIS *et al.* (dir.), n° spécial « Jeux bureaucratiques en régime communiste », *Sociétés contemporaines*, 57-1, 2005 ; Jean-Paul DEPRETTO, « Pour une histoire sociale de la dictature soviétique », *Le Mouvement social*, 196-3, 2001, p. 3-19.

5 - Natalija L. PUŠKAREVA, « Istorija povsednevnosti: predmet i metody », *in Social'naja istorija. Ežegodnik 2007*, Moscou, ROSSPÈN, 2008, p. 9-54.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

Ces livres, qui ont inondé le marché, avaient le mot « quotidien » dans leurs titres, et ont discrédité pour un certain temps ce domaine de recherche. En même temps, dans le contexte est-européen, notamment en Bulgarie, la nouvelle historiographie du quotidien s'est beaucoup appuyée sur la collecte et les publications d'autobiographies, de mémoires, d'archives privées qui ont permis de porter un autre regard sur des passés dont le sens n'était pas univoque [6].

L'arrivée progressive en Russie et en Europe centrale et orientale des travaux de spécialistes occidentaux de l'URSS, y compris sous forme de traductions, et la formation des ressortissants de l'Est européen en Occident ont conduit à une convergence de ces approches. Les ouvrages d'Elena Osokina, Elena Zubkova, Igor Narsky et Sergey Zhuravlev ont suggéré d'observer le quotidien en lien direct avec des sphères d'action économique et politique de l'État, et d'étudier la « production et la reproduction de la vie réelle » dans ses dynamiques et ses bouleversements [7]. Dans cette perspective, qui trahit l'influence du programme d'A. Lüdtke, les individus sont à la fois objets et sujets : cibles de décisions politiques, ils agissent en réponse à ces mesures, s'adaptant d'une manière active à la nouvelle conjoncture, inventant des tactiques d'évitement par rapport à ce qui s'impose d'en haut comme une volonté politique. Ces recherches tentent de ne pas situer les évolutions conjoncturelles « dans le dos » des Soviétiques. Les transformations historiques et les éléments de continuité sont mis en rapport avec les pratiques des individus – en d'autres termes, cette histoire du quotidien s'écrit à la fois par « le haut » et par « le bas », car c'est au niveau des interactions entre les décisions politiques et les réponses données par les individus ordinaires que le quotidien apparaît dans toute sa complexité et en constante évolution. Cette histoire cherche à mettre en évidence les formes dans lesquelles les Soviétiques se sont approprié le cadre socio-économique et politique de leur quotidien et l'ont ainsi constamment transformé.

Dans le prolongement des années 1990, la période stalinienne et plus généralement la première moitié du XX^e siècle ont fait l'objet de l'attention soutenue des chercheurs s'intéressant à l'URSS. Le quotidien soviétique était identifié à une histoire de répressions, de rationnements, de privations, de famines, de « stratégies de survie », d'imposition du contrôle et de stratification sociale. Elle était intimement liée à la campagne pour l'acculturation des Soviétiques *(kul'turnost')*, c'est-à-dire l'inculcation des bonnes manières et du bon goût, qui a débuté dans la deuxième moitié des années 1930, quand le pouvoir a reconnu et légitimé la sphère de la consommation, notamment par le biais des slogans sur la vie qui « est devenue meilleure et plus gaie » et par le lancement de la production de biens de

6 - Voir, par exemple, Ivan ELENKOV et Daniela KOLEVA, *Detstvoto pri sotsializma: politicheski, institutsionalni i biografitchni perspektivi*, Sofia, Riva, 2010.

7 - Elena OSOKINA, *Za fasadom « stalinskogo izobilija ». Raspredelenie i rynok v snabženii naselelnija v gody industrializacii, 1927-1941*, Moscou, ROSSPÈN, 1998 ; Elena ZUBKOVA, *Poslevoennoe sovetskoe obščestvo: politika i povsednevnost', 1945-1953 gg.*, Moscou, ROSSPÈN, 1999 ; Sergej ŽURAVLEV, *« Malen'kie ljudi » i « bol'šaja istorija »: Inostrancy moskovskogo Elektrozavoda v sovetskom obščestve 1920-h – 1930-h gg.*, Moscou, ROSSPÈN, 2000 ; Igor V. NARSKIJ, *Žizn' v katastrofe: Budni naselenija Urala v 1917-1922 gg.*, Moscou, ROSSPÈN, 2001.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

consommation de luxe (le champagne soviétique, le caviar, le chocolat, les parfums, etc.), qui n'étaient cependant accessibles qu'aux privilégiés du régime [8].

Un clivage historiographique est alors apparu au sein de l'école révisionniste américaine, où les « néo-traditionnalistes » se sont opposés aux « modernistes ». Les premiers, inspirés dans leur grande majorité des travaux de S. Fitzpatrick, insistaient sur la persistance au sein de la société soviétique des pratiques et des structures du régime tsariste : les pétitions, les dénonciations, les rapports patrons-clients, le *blat* (des liens personnels dits « utiles » qui permettent d'échanger des biens et des services), l'assignation des statuts sociaux ou la mystification du pouvoir. Les « modernistes » s'attachaient à montrer que les pays du bloc communiste avaient connu des formes de modernité comparables à celles des sociétés occidentales. La planification, la protection sociale des individus, la participation des experts aux projets politiques, la surveillance, la discipline individuelle et collective étaient présentées comme des traits typiques du processus de modernisation [9].

Les années 2000, enfin, ont été marquées par l'essor des travaux sur l'Europe communiste et par le déplacement de l'intérêt des historiens de l'URSS vers la période poststalinienne, dite du Dégel, et vers l'époque brejnévienne, qui profitent toutes deux des apports de l'histoire transnationale. Celle-ci a permis de clore le débat entre les « néo-traditionnalistes » et les « modernistes », puisqu'en étudiant des connexions et les zones de contact entre les différents pays, il a été possible de mieux déceler le commun et le particulier. L'ouverture timide de la société soviétique vers l'extérieur dans le cadre de la coexistence pacifique annoncée par Nikita Khrouchtchev a invité les chercheurs à prendre en compte les transferts et les circulations des idées, des acteurs, des biens et des pratiques au sein du bloc communiste, mais aussi entre les pays de ce bloc et les pays occidentaux. Les réformes centrées sur l'amélioration des conditions matérielles de la population soviétique et la compétition avec l'Ouest ont initié des formes nouvelles de consommation et de loisirs, qui appelaient en permanence des redéfinitions et des requalifications de ce qui serait « socialiste » par opposition au « capitalisme » [10].

8 - Sur ce dernier aspect, voir notamment J. GRONOW, *Caviar with Champagne...*, *op. cit.*

9 - Les ouvrages les plus marquants de cette deuxième approche sont : Stephen KOTKIN, *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1995 ; Peter HOLQUIST, *Making War, Forging Revolution: Russia's Continuum of Crisis, 1914-1921*, Cambridge, Harvard University Press, 2002 ; David L. HOFFMANN, *Stalinist Values: The Cultural Norms of Soviet Modernity (1917-1941)*, Ithaca, Cornell University Press, 2003. Sur ce débat historiographique, voir Michael DAVID-FOX, « Multiple Modernities vs. Neo-Traditionalism: On Recent Debates in Russian and Soviet History », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 54-4, 2006, p. 535-555.

10 - David CROWLEY et Susan E. REID (dir.), *Style and Socialism: Modernity and Material Culture in Post-War Eastern Europe*, Oxford, Berg, 2000 ; *Id.*, *Socialist Spaces: Sites of Everyday Life in the Eastern Bloc*, Oxford, Berg, 2002 ; *Id.*, *Pleasures in Socialism: Leisure and Luxury in the Eastern Bloc*, Evanston, Northwestern University Press, 2010 ; Alexei YURCHAK, *Everything Was Forever, Until It Was No More: The Last Soviet Generation*, Princeton, Princeton University Press, 2005 ; Eleonory GILBURD et Larissa ZAKHAROVA (dir.), n° spécial « Repenser le Dégel : versions du socialisme, influences internationales et société soviétique », *Cahiers du monde russe*, 47-1/2, 2006 ; Polly JONES (dir.), *The Dilem-*

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

Les recherches récentes sur la Seconde Guerre mondiale sont également attentives à l'impact des circulations des biens de provenance étrangère sur les dynamiques sociales, à l'expérience de la guerre en territoire occupé et à l'arrière du front, ainsi qu'aux vécus individuels [11]. Il s'agit donc d'un mouvement double qui consiste à dépasser la division Est-Ouest et celle entre l'URSS et les démocraties populaires. Les dynamiques historiographiques mettent en jeu un redécoupage des espaces au sein desquels les passés sont pensés. Sous l'impact de l'élargissement de l'Union européenne, les passés communistes des démocraties populaires sont désormais davantage insérés dans une histoire européenne, envisagés comme une parenthèse dans leur histoire. Ces évolutions ne permettent plus de réfléchir en termes de « bloc », mais au contraire favorisent des analyses nuancées et la mise en exergue de la variété des expériences du quotidien.

La majorité des travaux mentionnés s'intéressent cependant avant tout aux pratiques qui tissent les relations sociales, les rapports au pouvoir et le quotidien des habitants des pays communistes, tandis que les objets ne sont que très rarement étudiés comme acteurs à part entière de l'univers du quotidien [12]. C'est pourquoi le dossier que publie aujourd'hui les *Annales* se trouve à mi-chemin entre les études des pratiques, qui ont confirmé leur pertinence pour l'histoire du quotidien, et l'intérêt récent pour les objets. Il propose d'ouvrir de nouvelles perspectives en mettant l'accent sur le rôle d'intermédiaire des objets dans les interactions sociales au quotidien. Ils peuvent alors être vus, dans leur matérialité, en tant qu'enjeux techniques du social : ils fournissent des possibilités d'action *(affordances)*, tandis que les formes d'usage prescrites au moment de leur production sont constamment reconfigurées et ajustées par les pratiques des consommateurs en fonction des circonstances et des situations d'interaction [13]. Les individus s'approprient des objets

mas of De-Stalinisation: Negotiating Cultural and Social Change in the Khrushchev Era, Londres, Routledge, 2006 ; Nadège RAGARU et Antonela CAPELLE-POGĂCEAN (dir.), *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme. Consommer à l'Est*, Paris, Karthala, 2010 ; Sergei I. ZHUK, *Rock and Roll in the Rocket City: The West, Identity, and Ideology in Soviet Dnieprop-etrovsk, 1960-1985*, Baltimore/Washington, Johns Hopkins University Press/Woodrow Wilson Center Press, 2010 ; Larissa ZAKHAROVA, *S'habiller à la soviétique. La mode et le Dégel en URSS*, Paris, CNRS Éditions, 2011 ; Anne E. GORSUCH, *All this is your World: Soviet Tourism at Home and Abroad after Stalin*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

11 - Pour un aperçu des nouvelles approches, voir Alain BLUM *et al.* (dir.), n° spécial « L'Union soviétique et la Seconde Guerre mondiale », *Cahiers du monde russe*, 52-2/3, 2011 ; Masha CEROVIC *et al.* (dir.), n° spécial « Sortie de guerre. L'URSS au lendemain de la Grande Guerre patriotique », *Cahiers du monde russe*, 49-2/3, 2008 ; Rebecca MANLEY, *To the Tashkent Station: Evacuation and Survival in the Soviet Union at War*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.

12 - Lewis H. SIEGELBAUM, *Cars for Comrades: The Life of the Soviet Automobile*, Ithaca, Cornell University Press, 2008 ; *Id.* (dir.), *The Socialist Car: Automobility in the Eastern Bloc*, Ithaca, Cornell University Press, 2011 ; Olga GUROVA, *Sovetskoe nižnee bel'e: meždu ideologiej i povsednevnost'ju*, Moscou, NLO, 2008.

13 - Voir, pour un aperçu de cette approche, Bernard CONEIN *et al.* (dir.), n° spécial « Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire », *Raisons pratiques*, 4, 1993, et plus particulièrement l'article de Michel DE FORNEL, « Faire parler les objets. Perception, manipulation et qualification des objets dans l'enquête policière », p. 241-266, qui

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

dont la valeur et le prestige social sont constamment redéfinis et qui construisent des hiérarchies entre les individus. Les objets deviennent un miroir grossissant permettant de voir des moments, des sensibilités et des changements de configurations sociales au quotidien.

L'attribution d'objets comme une forme de gratification se trouvait en effet au cœur des politiques sociales des pays communistes. Au lendemain de la révolution d'Octobre, la répartition des biens mobiliers des nobles et des bourgeois entre les ouvriers et les dirigeants bolcheviks de tous les niveaux, dans le cadre de la campagne de redistribution du logement dans les villes, a donné une dimension matérielle au renversement des hiérarchies sociales et a confirmé les anciens démunis dans leurs droits d'opprimer au quotidien les anciens privilégiés, dans l'espace désormais partagé des appartements de ces derniers transformés en appartements communautaires [14]. L'appropriation des objets en provenance des pays « capitalistes » a infléchi les rapports sociaux et a introduit de nouvelles formes d'interactions. Les autorités ont instauré une hiérarchisation des biens de consommation dans laquelle les objets de production étrangère avaient une valeur supérieure à celle des biens fabriqués localement. Cette hiérarchisation a trouvé une expression matérielle dans l'instauration de dépôts de biens rares et de haute qualité réservés aux élites, les « distributeurs spéciaux ». Les objets participaient ainsi à la production de stratifications sociales, jouant le rôle de marqueurs symboliques, mais leur accumulation pouvait aussi facilement servir les dirigeants pour accuser un fonctionnaire, tombé en disgrâce, de corruption et de trahison des idéaux moraux communistes. Même si le régime promettait l'abondance matérielle, les limites et les critères du luxe admissible restaient flous et changeants, ce qui a été à l'origine d'attitudes contradictoires à l'égard de la consommation.

Ainsi, les articles d'Elena Zubkova et de Nathalie Moine s'intéressent aux pratiques et aux formes de misère et d'enrichissement au quotidien. Les mendiants soviétiques ont été placés dans une situation ambivalente : les autorités voulaient les exclure de la future société communiste, mais, incapables de résoudre le problème de la mendicité, elles ont fini par le taire à partir des années 1930 et jusqu'au milieu des années 1950 pour ne pas contredire l'image de l'État prospère, ce qui a empêché de mener une politique de protection sociale à l'égard des mendiants. Le lancement du programme censé résoudre le problème de la mendicité à partir de la seconde moitié des années 1950 a ouvert un espace de discussion dans la presse, qui a révélé les contradictions existant entre le discours officiel et les pratiques sociales. À côté des expressions d'indignation et de compassion pour les

s'appuie sur James J. GIBSON, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979 ; Jean-Pierre WARNIER, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF, 1999 ; Marie-Pierre JULIEN et Céline ROSSELIN, *La culture matérielle*, Paris, La Découverte, 2005.

14 - Larissa ZAKHAROVA, « Le 26-28 Kamennoostrovski, les tribulations d'un immeuble en révolution », *in* L. de MEAUX (dir.), *Saint-Pétersbourg. Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 473-505 ; *Id.*, « Dvenadcat' stul'ev dlja diktatury proletariata », *Rodina*, 8, 2000, p. 57-61.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

héros de guerre, tant vantés par la propagande mais réduits à une existence misérable, ont surgi des stéréotypes stigmatisant les mendiants « professionnels » qui s'enrichiraient en menant une vie de parasite et en refusant de contribuer, par leur travail consciencieux, à la construction de « l'avenir radieux ». Si, pour les uns, la Seconde Guerre mondiale a été à l'origine d'une invalidité et donc d'un extrême dénuement, d'autres en ont profité en s'appropriant des biens de provenance occidentale. Comme le montre N. Moine, s'enrichir en pillant l'ennemi vaincu à l'issue de la Seconde Guerre mondiale ne faisait pas l'objet de blâme moral. Au contraire, les autorités ont encouragé les Soviétiques présents sur les territoires occupés à prélever des biens de consommation et de valeur et à les expédier en URSS. En ouvrant cette brèche dans l'univers de la consommation socialiste, les autorités ont alors été confrontées aux conséquences économiques, sociales et culturelles imprévues de l'afflux de biens étrangers : détournements au marché noir, répartition locale des objets selon les rapports de clientélisme et sans le contrôle du centre, malversations, tensions sociales, hiérarchies sociales dévoilées et accrues et, enfin, la mode vestimentaire des jeunes, rapidement stigmatisés comme *stiljagi* (du mot russe *stil* – « style ») [15].

Les usages des objets sont indissociables des cultures en tant qu'ils trahissent les goûts et les préférences des consommateurs, donc des hiérarchisations, même si les États communistes ont été officiellement très soucieux d'offrir à tous un accès à la culture. Les héritages culturels posaient alors problème dans le sens où il convenait de séparer la culture révolutionnaire progressiste de la culture bourgeoise décadente. En Bulgarie, la « soviétisation » de la culture étudiée par Antonela Capelle-Pogăcean et Nadège Ragaru s'est exprimée à travers un changement de répertoire (des œuvres soviétiques et nationales à la place de l'art « nazi » et américain), ainsi qu'à travers une transformation du public, des pratiques de visionnage et des postures des corps dans les salles de cinéma et de théâtre. Les lieux de spectacle se prêtaient toutefois difficilement à devenir les espaces de l'invention des codes de présentation de soi et des « bonnes manières » (socialistes) de voir des pièces et des films : les corps se sont révélés rétifs à un encadrement du temps libre et de la culture. L'enquête d'Igor Narsky se lit en miroir de cette étude et montre la façon dont les bribes des pratiques culturelles prérévolutionnaires ont survécu pendant toute l'époque soviétique et ont ressurgi avec force dans la Russie postsoviétique. Il s'agit de la pratique d'écriture des journaux intimes, souvent associée dans l'historiographie à la « disciplinarisation » des sujets par le pouvoir stalinien qui encourageait en effet leur tenue [16]. Au contraire, en prêtant une attention particulière aux objets de ces pratiques, cahiers, photographies, dessins, insérés

15 - Mark EDELE, « Strange Young Men in Stalin's Moscow: The Birth and Life of the Stiliagi, 1945-1953 », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 50-1, 2002, p. 37-61.
16 - Véronique GARROS *et al.* (dir.), *Intimacy and Terror: Soviet Diaries of the 1930s*, New York, The New Press, 1995 ; Brigitte STUDER *et al.* (éd.), *Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années 1930*, Paris, Éd. de la MSH, 2002 ; Igal HALFIN (éd.), *Language and Revolution: Making Modern Political Identity*, Londres, Routledge, 2002 ; Jochen HELLBECK, *Revolution on My Mind: Writing a Diary Under Stalin*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

dans les journaux et les mémoires, I. Narsky montre que les anciennes étudiantes des cours supérieurs pour femmes de la Russie tsariste devenues citoyennes soviétiques ainsi que leurs filles tenaient leurs journaux en respectant les arts de faire du début du XX^e siècle.

Il pointe également l'importance de la communication directe au sein des familles : cette conclusion contredit l'image d'une société qui aurait été réduite au silence, même dans l'espace le plus intime, à cause d'un contrôle omniprésent [17]. En revanche, comme le montre Larissa Zakharova, les communications instrumentées à distance n'allaient pas de soi pour les Soviétiques sous Staline, moins à cause du contrôle de la correspondance privée et de l'écoute téléphonique, qu'en raison de l'accessibilité difficile et inégale des outils et des services de communication. Si les objets, par leur simple présence dans l'environnement, sont capables d'inviter à l'action, ils sont donc des ressources propices à fonder une dynamique sociale. Au contraire, la distance avec certains objets « sociaux » rend plus difficile la mobilisation en vue de l'action. Ainsi, les ouvriers libres des grands chantiers staliniens ou les kolkhoziens, qui savaient que la boîte aux lettres la plus proche se trouvait à une dizaine de kilomètres de leur lieu d'habitation, communiquaient très peu à distance et avaient tendance à vivre dans des communautés presque closes, repliées sur elles-mêmes. La perception des objets – les outils de communication – dépendait donc des cadres d'activité dans lesquels ces objets étaient inscrits – des services et des réseaux de communication. Là où les services et les réseaux étaient mieux développés, dans les grandes villes par exemple, les possibilités offertes par le téléphone et la boîte aux lettres étaient plus importantes. Par ailleurs, les services et les appareils défectueux ou insuffisants offraient eux aussi des possibilités d'action, notamment de plainte pour en exiger le bon fonctionnement ou l'allocation juste des ressources.

De la même façon, Małgorzata Mazurek aborde les inégalités et les pratiques de la quête de justice au quotidien, telles qu'elles ont été exacerbées par les pénuries des biens de consommation en Pologne soviétisée. La lutte contre le marché noir a été menée au nom de la morale communiste et de l'allocation égale des produits alimentaires, mais cette justification dans les pratiques discursives servait à dissimuler des conflits interethniques et un certain antisémitisme. En pratique, les autorités ont pris le système de l'approvisionnement stalinien pour modèle : au lieu de la répartition impartiale des produits, ils ont introduit une méthode de distribution fortement hiérarchisée, où les privilèges s'échangeaient contre la loyauté politique [18]. Le décalage entre les pratiques discursives égalitaires et la stratification réelle ainsi que les difficultés dans l'approvisionnement et la pénurie ont été expliqués par les malversations des fonctionnaires du commerce d'État, les nouveaux « profiteurs ». Cette association, dans l'imaginaire, des vendeurs

17 - Voir, par exemple, Orlando FIGES, *Les Chuchoteurs. Vivre et survivre sous Staline*, trad. par P.-E. Dauzat, Paris, Denoël, [2007] 2009.

18 - Sur ce genre de « contrat » entre le pouvoir stalinien et les classes moyennes en URSS, voir Vera S. DUNHAM, *In Stalin's Time: Middle Class Values in Soviet Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press

aux « voleurs » a permis aux dirigeants de canaliser les conflits et les mécontentements afin de les garder sous contrôle, jusqu'au moment où, dans les années 1980, l'individualisme a fini par battre en brèche la morale de l'État-providence socialiste.

Ainsi, la consommation et, plus généralement, le monde matériel ont constitué un véritable défi pour les régimes communistes. Les aspirations consuméristes des citoyens de l'Est européen l'ont emporté sur l'idéal de l'ascétisme, et les autorités se sont senties obligées d'y répondre, surtout dans le contexte de la guerre froide, quand la qualité de vie de tous les jours est devenue un enjeu dans la compétition entre les régimes [19]. Tout en cultivant le mythe de l'abondance matérielle et de l'égalité futures, les autorités exerçaient leur pouvoir en distribuant des biens et des ressources en fonction des statuts sociaux. Il en a résulté des tensions et des contradictions qui ont miné la légitimité du projet communiste : dans les économies de pénurie, les objets de consommation ont ainsi revêtu une importance symbolique particulière, différente de leurs fonctions dans l'économie de marché.

Larissa Zakharova
Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen, EHESS

19 - Susan E. REID, « Cold War in the Kitchen: Gender and the De-Stalinization of Consumer Taste in the Soviet Union under Khrushchev », *Slavic Review*, 61-2, 2002, p. 211-252 ; *Id.*, « Who Will Beat Whom? Soviet Popular Reception of the American National Exhibition in Moscow, 1959 », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 9-4, 2008, p. 855-904.

https://doi.org/10.1017/S0395264900012397 Published online by Cambridge University Press